

CONCOURS CREATION 2020

THEME :

Le confinement

EXPRESSION LITTERAIRE



Catégorie Adulte (+19ans)

1^{er} Prix

L'ENSEMENCEMENT DES NUAGES

Najat SGHYAR

1

Je n'avais jamais eu peur de l'orage avant d'apprendre qu'il pouvait être artificiel. Dans mes souvenirs d'enfance, les orages étaient des scènes familiales humoristiques, tirées d'un épisode de Laurel et Hardy où ma mère, tremblant à la fenêtre, levant les yeux au ciel et priant le bon Dieu, se faisait terroriser par les brusques chatouilles de mon père en slip kangourou, un drap blanc sur la tête. Alors elle courait dans le salon en criant "Mustapha, arrête !", et lui la suivait, à coup de "bouhouhous...", et nous, enfants, nous riions à en rouler par terre, ne reprenant notre souffle que pour guetter le prochain coup de tonnerre, qui relançait aussitôt leur course folle et nos fous rires.

C'est aussi à cette époque que je commençais à me faire une idée précise de ce qu'il pouvait y avoir dans le ciel, et bien que mes connaissances climatiques fussent assez pointues pour mon âge, grâce à mon père qui travaillait à la direction météorologique de Casablanca, celles-ci étaient quelque peu embrumées de mon imaginaire d'enfant. Ainsi, je voyais dans les trombes de pluie un saut d'eau accidentellement renversé par une femme de ménage géante qui, armée de sa baguette magique, tentait de tout sécher à coups de foudre et formules mystérieuses : Cumulonimbus ! Nimbostratus ! Stratocumulus !

Elle devait tenir ses pouvoirs directement de Dieu, qui l'avait chargée de toujours garder le ciel propre, et ce, à tous les étages. Tout en haut, elle tirait les rideaux d'étoiles pour laisser passer les satellites, puis elle astiquait les aurores boréales et faisait la poussière dans l'ionosphère. Parfois, elle changeait de place les meubles stratosphériques pour boucher le trou dans la couche d'ozone et, arrivée au rez-de-chaussée, elle passait l'aspirateur cyclonique dans un coin, allumait le chauffage caniculaire dans l'autre, balayait les déserts, cirait les parcs, ramonait les volcans, et faisait briller la mer et les océans : il y avait toujours trop à faire dans la troposphère.

Aujourd'hui, je suis confinée dans mon appartement, bien loin de mes rêveries d'enfant. Désormais, c'est moi qui regarde par la baie vitrée l'orage frapper Abou Dabi. Et pour la première fois de ma vie, je tremble. J'ai peur parce que je ne me souviens plus de la dernière fois où j'ai eu la tête dans les nuages. Comment pourrais-je encore y voir des formes, quand je sais que le ciel est modifié par la main de l'homme ? J'ai envoyé un message sur Whatsapp à mon père, confiné au Maroc, afin qu'il m'éclaire sur cette histoire d'orage artificiel. Depuis qu'il est à la retraite, il dort le jour et vit la nuit, et je le soupçonne de conduire des recherches secrètes sur le temps qui fuit.

2

C'est ma collègue anglaise qui m'en a parlé, ce matin-même, juste après notre réunion sur Zoom. Je lui ai dit que je ne m'attendais pas à voir autant d'orages en déménageant ici, ce à quoi elle a répondu : "Didn't you know? It's called cloud seeding, my friend!¹". Elle l'a dit avec un peu de dédain, comme si je venais de prouver mon ignorance d'un phénomène naturel tout à fait commun, et ça m'a piquée dans mon égo d'apprentie météorologue.

Mais au fond, elle a raison : cela fait bien longtemps que je ne me suis plus intéressée au ciel. Et puis, depuis que Maman est partie, Papa ne parle plus de météo ; en fait, il ne parle plus de grand chose, et se contente de m'envoyer des vidéos, pêchées sur le net aux quatre coins du monde, chaque jour des dizaines de vidéos comiques et d'autres moins drôles : des fraudes à l'assurance en Chine, des pickpockets armés du Brésil, des accidents sur les routes enneigées de Sibérie, des rescapés de la mort, des farces domestiques, des parodies d'hommes politiques, des débats philosophiques... bref, tout un tas d'images que je ne regarde même plus dans la frénésie de ma vie d'adulte, et que je finis par supprimer tant elles utilisent de mémoire sur mon téléphone, ce qui ajoute à ma culpabilité, parce que je sais que c'est sa façon à lui de faire acte de présence, de m'enseigner des choses et continuer de me faire rire, malgré la distance.

J'éteins la climatisation. Elle est fort pratique, mais je ne m'y fais pas. Au Maroc, seules les maisons modernes en sont équipées. Moi, j'ai grandi avec un ventilateur électrique d'appoint. Le nôtre avait quatre vitesses, et une tête tournante. L'été, lorsque mes cousins venaient dormir à la maison, on avait même le droit de le garder dans notre chambre, et l'on jouait ainsi pendant des heures, aux cartes, aux jeux de société, à acte ou vérité, aux jeux vidéos, on jouait à tout, filles et garçons, en short et robe d'été, on jouait tout le temps et on riait tant, surtout lorsque le ventilateur tournait vers soi. Quand ma mère nous apportait du Coca-cola et des quartiers d'orange à la cannelle, elle éteignait le ventilateur en disant que, vu comme on transpirait, c'était le coup de froid assuré. Pourtant, personne n'en était jamais tombé malade, et dès qu'elle quittait la pièce, on le relançait à vitesse maximale, et l'on dansait autour comme de petits Indiens d'Amérique. Après tout, ils avaient bien réussi, eux, à provoquer la pluie ; nous aussi nous avons un pouvoir magique, et Papa nous avait même appris son nom : l'aérokinésie !

À bien y réfléchir, un ventilateur électrique est tout aussi fabriqué qu'un orage artificiel. Pourquoi ce dernier me fait-il aussi peur, alors ? Est-ce l'idée de se prendre pour un dieu, d'énervé Zeus, de perturber l'ordre du ciel ? Ou bien est-ce sa dimension atmosphérique qui m'effraie ? Est-ce sa technologie, ou tout simplement sa terminologie ? Utiliser un avion pour condenser des nuages, ce n'est pas non plus une idée loufoque, ni même révolutionnaire, elle est tout au plus ingénieuse. Mais le mot *ensemencement*, en soi, il faut l'avouer, n'est pas très beau... il me fait penser à l'insémination artificielle, je vois des femmes et des hommes en blouse blanche, masque sur le visage, gants sur les mains, oeil sur le microscope, une aiguille transperçant un ovule... une manipulation de laboratoire ! Pourtant, les enfants fabriqués *in vitro* sont aussi beaux que les autres.

1 Tu ne le savais pas ? Ça s'appelle l'ensemencement des nuages, mon amie !

L'artificiel n'est pas toujours mauvais. Et puis, au final, ce ne sont pas des êtres vivants que l'on fabrique, tout juste des gouttelettes d'eau. Mais d'où vient donc ce malaise ?

J'allume l'ordinateur pour faire ma propre recherche. Je lis toute la page Wikipédia sur le sujet, en anglais pour avoir un maximum de sources. Puis je regarde des vidéos sur Youtube détaillant le processus : d'abord des animations destinées aux enfants, puis des montages plus techniques pour adultes, enfin des reportages en Inde, aux États Unis et des interviews de responsables émiriens. Conclusion : cette technologie n'est pas nouvelle, elle est relativement simple, mais elle coûte très cher. Il y a même des scientifiques qui s'y opposent, et tout un tas de théories du complot sur des manipulations gouvernementales top secrètes. Je relance Papa, mais il n'a toujours pas vu mes messages. Le tonnerre, désormais assourdissant, sonne quelque peu faux à mon oreille experte.

3

Si quelqu'un vous demande quel temps il fera demain, répondez toujours qu'il fera mauvais. Si vous avez raison, on saluera vos prévisions. Sinon, on dira que vous n'y connaissez rien, mais ce ne sera pas trop grave après tout, puisqu'il fera si beau.

Au petit déjeuner, Papa s'amusait toujours à prédire le temps de la journée, et il ne se trompait jamais. Après avoir dévoré nos céréales, nous courions vers son bureau à l'étage, et posant le doigt sur la carte géante du Maroc accrochée au mur, nous pariions sur les températures maximales dans les provinces du Sud, annoncées le soir-même, juste avant le journal de 20 heures sur 2M. Moi, je choisissais toujours de petits villages inconnus, dans l'espoir de leur donner la gloire, et mon frère lui, optait pour les grandes villes du désert : Smara, Laâyoune, Dakhla. C'était toujours lui qui gagnait, comme quand on était en voiture et que l'on jouait à celui qui compterait le plus grand nombre de véhicules de la même couleur : à tous les coups, je perdais sans voir aucune voiture rose, alors qu'il trouvait aisément des dizaines d'autos blanches.

Comme il faisait souvent beau au Maroc, le bulletin météo n'était pour moi qu'un plateau de jeu d'enfant. Je pris conscience de son importance bien des années plus tard, à l'université de Lille dans le nord de la France. Là-bas, porter la tenue et les accessoires appropriés pouvait faire ou défaire une journée. Là-bas, je compris pourquoi les Européens envahissaient les parcs aux premiers rayons de soleil ; pourquoi ils passaient l'été chez nous, et enviaient ma peau bronzée toute l'année.

Moi, ce qui me fascinait, c'était la neige. Je n'en avais vu qu'une ou deux fois dans les montagnes de l'Atlas, et je me souviens avoir été surprise et un peu déçue de sa texture si dure. Dans ma tête, la neige était légère comme le coton et magique comme Noël dans les films américains. Celle que j'avais vue au Maroc, collée au flanc des falaises qui bordaient les routes, était dégoulinante de boue. Mais à Lille, c'était tout autre chose : enfin je pouvais à mon tour lancer des boules de neige, dessiner des anges, porter un cache-nez, des gants et une écharpe, glisser sur du verglas, et surtout, voir pendant un instant, là, sous mes propres yeux, flotter un flocon de neige, géométrie parfaite tombée des cieux.

Il paraît qu'il neige parfois dans le désert. J'ai vu ça sur internet, mais comme on est inondé de vidéos extraordinaires, ça ne m'impressionne plus. De mon exil solitaire, je regarde le monde sur mon écran d'ordinateur, via des documentaires, des reportages, des compilations de "People are awesome²", des coups de chance, des coïncidences incroyables, le genre d'histoires qu'on ne voyait que dans Vidéogag, le genre d'anecdotes qu'on lisait dans le journal, et qui ne fascinent même plus, parce que désormais, les images sont là, capturées par un smartphone généralisé, visibles aux yeux de tous, bien réelles, il n'y a plus de place à l'imaginaire, tout est clair, filmé en haute définition, l'extraordinaire est devenu banal, le miracle est devenu évidence, et l'intimité d'un inconnu à l'autre bout du monde est exposée dans mon salon. Autour de moi, les gens regrettent de ne plus pouvoir voyager, mais franchement, à quoi ça sert d'aller voir la tour de Pise quand on en a vu des centaines d'images, des belles, des filmées de travers ou d'angles différents révélant tous les touristes

2 Les gens sont géniaux

qui posent en faisant semblant de la retenir ? Que reste-t-il à découvrir du monde quand on a Google Maps Street View ?

Lorsque je suis nostalgique de la France, je vais me balader dans les rues de Lille, comme si j'y étais, d'un clic sur mon petit vélo rouge, et j'essaie de reprendre les chemins que je prenais tous les jours : je vais à la fac, à la Citadelle, à la rue de la soif, au cinéma UGC, au musée d'histoire naturelle. Je retourne dans la rue où j'habitais, je regarde la porte de mon immeuble, la boîte aux lettres qui ne porte plus mon nom. Je peux faire ça de mon salon, quand je veux, pendant autant d'heures que je veux, alors, pourquoi devrais-je me soucier d'y retourner un jour ? De toutes les façons, quand on a grandi avec la Bohème, on sait que retourner dans le quartier de sa jeunesse est très frustrant. Alors, je me contente de Google Maps.

Malheureusement, il n'y a pas de Street View à Casablanca. Je suis la carte satellite et refais le chemin de l'école, de la mer, de l'aéroport. C'est plus compliqué pour moi de m'y retrouver parce que je n'ai pas connu ma ville d'en haut, en deux dimensions. Alors à Casablanca, il faudra bien retourner. Cela fait des années, et si tout a vraiment changé ? Et si je ne reconnais plus ni les murs ni les rues ? Papa n'a toujours pas répondu à mes messages. Il ne les a même pas lus. Il est temps d'écrire à mon frère.

4

Mon frère et moi ne nous parlons plus, sauf pour nous souhaiter un joyeux anniversaire. Et encore on ne se parle pas vraiment, on s'écrit de courts messages. Non pas que nous ayons quelque différend à régler, mais tout simplement parce qu'on a pris l'habitude de ne plus se parler. On a grandi l'un sans l'autre. Lui n'a jamais quitté sa chambre d'adolescent, ni après le départ de Maman vers je ne sais où, ni après celui de Papa vers l'isolement. Moi, je suis partie dès que je l'ai pu, aussi loin que possible, et je ne suis jamais revenue. Chacun a réagi à sa façon à l'abandon familial, et je ne sais qui de lui qui se terre, ou moi qui fuis, gagne cette partie. Peut-être qu'au jeu du bonheur, les enfants de familles brisées sont tous perdants.

J'imagine sa chambre figée dans le temps, avec les mêmes meubles d'avant. J'imagine qu'il n'a jamais touché à rien, comme pour préserver cette enfance heureuse qui ne sera jamais plus. Il dort toujours dans le même lit, sans doute dans les mêmes draps, à la même adresse. Il n'a pas besoin de Google maps pour savoir qu'il est perdu. Moi, j'ai changé quatre fois de pays, et quinze fois d'adresse. J'ai trouvé dans la constance du changement une certaine familiarité. Il est en ligne, je me lance :

- Salut fréro :)

Mon frère et moi chattons en bons millenials³, ayant grandi avec mIRC et MSN messenger. Nous utilisons plein de smileys (que nous n'appelons pas émojis), même des smileys manuels, à l'ancienne, à coups de points virgules et de parenthèses.

- Salut soeurette ;) ça va ?

On ne fait pas beaucoup de fautes, mais on utilise pas mal d'abréviations, et de translitérations phonétiques pour jouer avec les accents.

- Ouais, tranquillou ! Coumme-ci, Coumme-ça. Et toi ? Ça fait longtemps :)

Il écrit... J'imagine son clavier un peu crade, son vieil ordinateur fixe, son unité centrale performante, c'est un gamer⁴ mon frère, il n'a jamais aimé les ordinateurs portables, encore moins les Macbooks, contrairement à moi.

- Ça roule... peace⁵ !

Je m'arrête pour réfléchir un instant. Je dois tenir la conversation assez longtemps, pour ne pas directement lui demander des nouvelles de Papa, sinon il comprendrait que ce n'est pas vraiment lui qui m'intéresse, qu'il n'est que l'intermédiaire entre mon Papa à moi et moi.

- Quoi de neuf, docteur ?

Il n'est pas médecin, mais j'aime bien lui sortir des références cartoonesques, je sais que ça le fera sourire. Je rajoute une GIF de Bugs Bunny. C'est quand même autre chose les GIFs : un équilibre parfait entre l'image et la vidéo, un extrait de film sans le son pour décrire une certaine émotion, une expression précise que les smileys ne peuvent pas dépeindre.

3 Enfants de la génération Y

4 Joueur de jeux vidéos

5 Paix

- Walou⁶, comme d'hab' soeurette, you⁷ ?

Mon frère et moi, on mélange arabe, français et anglais, on est comme ça.

- La routine :) Pas trop dur le confinement ?

On ne s'est pas écrit depuis des années. J'espère qu'il n'est pas tout seul.

- J'ai deux chats maintenant. Simba et Nala. Ça va.

Il me montre des photos et vidéos de ses chats. C'est bizarre, on a toujours grandi avec des chiens, et le voilà maintenant avec des félins. Mais il a l'air heureux. Tant mieux.

- Trop chou ! Je kiffe les noms :)

Allez, je dois me lancer.

- Dis, t'as des nouvelles de Papa ? Ça fait un tit moment qu'il ne répond pas.

Il lit le message mais n'écrit rien. J'imagine la frustration sur son visage. Il doit se dire que je ne m'intéresse vraiment pas à lui. Il va mal le prendre, c'est sûr. Il va me bloquer. Allez, s'il-te-plait, réponds-moi. Ah ! Ça y est : il tape.

- Euh non pas depuis quelques jours. Attends je vais l'appeler.

Il se déconnecte. J'attends deux, cinq, quinze, trente minutes sans aucune nouvelle. Et voilà, il a encore disparu de ma vie, c'est parti pour des années d'absence. J'aurais dû m'y prendre différemment, y mettre plus de tact. J'essaie de rester rationnelle, mais les images se mélangent dans ma tête. Je l'imagine mettre un mini-masque à ses chats et les embarquer sur sa moto pour traverser Casa et toquer à la porte de Papa, qui vit seul depuis des années dans son cabanon à la plage.

Mon frère est parti, et je suis seule dans l'appart' où j'ai grandi. Je revois ma chambre d'adolescente, les murs pleins de tags et de dessins : Papa nous laissait libres de décorer à notre façon. Je revois mon lit en fer et la porte de mon balcon. Je revois le couloir, la salle de bain, la chambre de Maman et Papa où plus personne ne dort, et qui est restée intacte aussi. Je me demande comment mon frère peut rester là-bas, après toutes ces années, avec les mêmes couleurs aux murs, les mêmes fruits en plastique pour décorer la cuisine. Et le frigo, a-t-il encore ces magnets avec lesquels on s'amusait à écrire des haïkus, des palindromes et des rébus ?

Moi, à sa place, tant qu'à faire, j'aurais tout redécoré, à ma manière, avec mes goûts d'adulte. J'aurais viré les vieux meubles en cuir, et tout le textile de la maison. J'aurais donné un grand coup de peinture, pour tout rafraîchir. Du blanc partout, comme dans une maison neuve, et des plantes pour lui redonner vie. Voilà ce que j'aurais fait, voilà ce que je fais d'ailleurs, dans chaque nouvelle maison où j'habite. Je regarde mon appartement : tout est immaculé, lumineux, avec des plantes à chaque coin. C'est propre, c'est vivant. Je suis vivante. Lui, il est seul avec ses souvenirs et moi, je suis seule avec mes projets. Et Maman, où est-elle ? Je ne sais pas, je m'en fous, je ne me pose même plus la question. Papa. Oui, où est-il ? Pourquoi ne répond-il pas ? Ce n'est pas son genre... Je relance mon frère, mais il ne répond pas non plus. Alors je l'appelle sur son numéro. Cela fait longtemps que je n'ai pas composé de numéro marocain. Il décroche, il est à moto. "Je te rappelle, je te rappelle". Devant moi, la foudre fend le ciel noir. Je ne sais pas qui fait ça, mais ce n'est vraiment pas le moment de m'envoyer un orage sur la tête.

6 Rien (en darija, dialecte marocain)

7 Toi ?

5

Je rappelle frénétiquement mon frère. Au bout du vingtième appel, il finit par décrocher. Je l'entends renifler. "Najat, Papa n'est pas là. La voisine m'a dit qu'une ambulance est venue le chercher. Il est au service de réanimation de l'hôpital Ibn Rochd. Je ne sais pas si je pourrais le voir, putain, il ne m'a même pas dit qu'il toussait. Bon, il y a un numéro vert que j'essaie d'appeler. Je te tiens au courant". Il me raccroche au nez.

J'allume l'ordinateur et recherche le numéro de téléphone de la direction générale de la météorologie à Abou Dabi. Ça sonne mais personne ne décroche. Je continue d'appeler, sans cesse. Quelqu'un finira bien par me répondre. Ah ! Enfin ! "Hello? Yes, hmm... Can I talk to the person in charge of cloud seeding please? Sure I'll wait... Yes sir, hello, I have a question... How big can artificial storms be? Can you make them really really really scary, please? Thank you!"⁸

Je me mets à la fenêtre, et aussitôt, le tonnerre se met à gronder. Quelle réactivité ! Je lance de la musique Gnaoua sur Spotify, à fond la caisse, et me mets à danser dans le salon. Je saute partout en tapant frénétiquement les doigts sur la bouche et en hurlant. Ça marche ! La baie vitrée est embuée. Allez, plus fort ! Montrez-moi ce que vous avez dans le ventre ! Je veux de la rafale, du blizzard, un ouragan comme à Hollywood ! Faites-moi trembler ! Allez, bande de zouaves ! Faites-moi pisser dans mon froc !

La foudre illumine tout l'appartement. That's what I'm talking about!⁹ Encoooore ! D'immenses nuages gris se forment au-dessus de la mer. Je saute de joie ! Oui ! C'est ça ! Un saut d'eau se déverse sur les buildings et le niveau de la mer augmente. Au loin, un tsunami s'avance sur Abou Dabi. Je suis morte de rire. Très vite, l'eau s'infiltre par la fenêtre de la cuisine. C'est tout de même surprenant pour un pays en perpétuelle construction, doté de moyens si importants, d'avoir autant de problèmes d'isolation ! La moindre bruine et voilà mon lit complètement inondé. Je me tords de rire en courant vers la chambre.

J'ouvre le placard : à l'intérieur, des vêtements d'adulte, du blanc, du noir et du gris, différents tons de bleu. Je fouille derrière mes sous-vêtements, à la recherche de ce maillot de bain que je n'ai pas encore eu l'occasion de porter. Et pour cause : à peine installée aux Émirats, me voilà déjà confinée.

Je ne porte plus que des maillots une pièce, que je trouve plus confortables. Quand j'étais petite, je ne me baignais qu'en bas de bikini. Mais ça, bien sûr, c'était avant d'avoir des seins et des hanches. Maintenant, je nage sous le poids de ma féminité débordante. Je pourrais bien faire du topless, mais je ne serais pas aussi à l'aise que dans l'innocence de mon corps d'enfant. Je n'étais qu'une petite sirène dans l'eau, j'y sautais sans me soucier que tout reste en place, d'être trop sexy ou pas assez. Dans la piscine de mon enfance, je plongeais sur la tête et nageais tout près du sol, puis je regardais la surface de l'eau qui brillait sous le soleil, et je restais là longtemps, protégée par le remous, cocoonée par le souvenir de l'état foetal.

8 Allô ? Oui, hmm... Pourrais-je parler à la personne qui s'occupe de l'ensemencement des nuages, s'il-vous-plait ? Bien sûr, j'attends ... Oui Monsieur, bonjour, j'ai une question ... De quelle taille peuvent être les orages artificiels ? Pouvez-vous en faire un qui soit vraiment vraiment vraiment effrayant s'il-vous-plait ?
Merci !

9 Voilà ce dont je parle !

Et lorsque j'étais vraiment à bout de souffle, j'insistais encore un peu, jusqu'à ne plus entendre que les battements de mon cœur, alors je remontais en poussant des pieds sur le carrelage de la piscine, pour prendre une grande inspiration, comme un baptême renouvelé, comme une renaissance.

Il faisait beau, il faisait chaud, et je pouvais cueillir des coings directement des arbres. Avec mes cousins, on passait tout l'été dans la piscine. Et Papa avait une tradition : tout visiteur devait nager, bon gré mal gré. Personne n'y échappait, il a même jeté à l'eau ma grand-mère aveuglée par le diabète, qui ne savait pas nager. J'ai encore le souvenir clair de sa dent en or qui brillait sous le soleil d'été.

Voilà : j'ai enfilé mon maillot de bain. Je n'ai pas pensé à m'épiler. De toutes les façons, il n'y a personne pour me regarder nager. De toutes les façons, j'ai neuf ans et zéro pilosité. L'eau de pluie m'arrive à la cuisse ; elle est fraîche et tranche avec l'air humide de la chambre. Je me laisse flotter sur le dos, en me bouchant les oreilles avec les indexes et les narines avec les auriculaires, comme le faisait tout le temps Papa, puis je m'abandonne à l'onde. Tout est gracieux dans l'eau. Mes mouvements sont fluides comme ceux d'une danseuse étoile, et ma peau désormais diaphane a l'air si douce. De petites bulles s'y accrochent. Je tourne dans tous les sens, je suis libre, je fais des mouvements ridicules, comme une folle, ça me fait rire, personne ne me regarde, je peux faire tout ce que je veux. Je ne remonte que pour reprendre mon souffle et replonger dans les profondeurs de la solitude. J'explore mon appartement : le salon est une piscine semi-olympique, et la vue de la baie vitrée est splendide ! Toute la ville est désormais inondée, les buildings sont des icebergs, et le mien se fracasse, la vitre explose et je tombe dans le ciel, portée par les vagues.

Je remonte à la surface pour reprendre mon souffle une dernière fois. Tout en haut, je vois les nuages semblables aux dunes de plage. J'en escalade un qui se détache, je le chevauche et me voilà partie, direction l'ouest ! Je survole le désert d'Arabie et le Sahara, poussée par les tempêtes de sable. Lorsque j'arrive aux rives de l'Atlantique, tu es là, sur ton lit d'hôpital, et je descends te chercher. Ne t'inquiète pas, tu n'as pas besoin de masque ici. Allez, on y va ! Regarde Papa, pour toi j'aiensemencé les nuages, et je t'emmène voir tous ces beaux paysages que tu n'as vu que dans les livres. Première escale au Venezuela ! Regarde Papa, regarde la foudre impressionnante de Catatumbo ! On peut rester là des heures, ne t'inquiète pas. Ensuite, quand tu le voudras, nous irons plus au nord, direction les États-Unis ! Allez ! Chassons ensemble les tornades ! Plongeons dans l'œil du cyclone, toi et moi ! Puis, allons surfer sur les gloires du matin, ces beaux nuages en forme de tube que l'on ne voit qu'à Burketown en Australie. Allons cueillir des fleurs de givre, allons où tu veux ! Même au triangle des Bermudes. Allô, Papa Tango Charlie ? N'aie pas peur, c'est le cycle de l'eau, et maintenant tu en fais partie.

6

Au réveil, le palmier de mon jardin est lourd de rosée. À tout moment les dattes qui nichent sur ses branches vont s'envoler, et franchir les feuillages qui penchent au-dessus de ma baie vitrée. Derrière, le ciel mal réveillé gronde encore ; les fleurs pleurent leurs dernières larmes de joie. Quelques faucons plaintifs criaillent, la mer de loin immobile se lèche l'écume. Une alouette fait sa toilette, des moineaux se font beaux ; un chien hurle, plein de blues, en chœur avec les longs vibratos de muezzins en trio. Sur mon téléphone, douze appels manqués et cinq messages vocaux laissés par mon frère. Je les lirai après. Je regarde le soleil se lever, encadré d'un arc-en-ciel. C'est beau, comme une image retouchée de nature sublime que l'on voit sur les fonds d'écran d'ordinateur. Il y aura peut-être d'autres nuages dans le ciel, et sans doute des orages pour me faire rire.